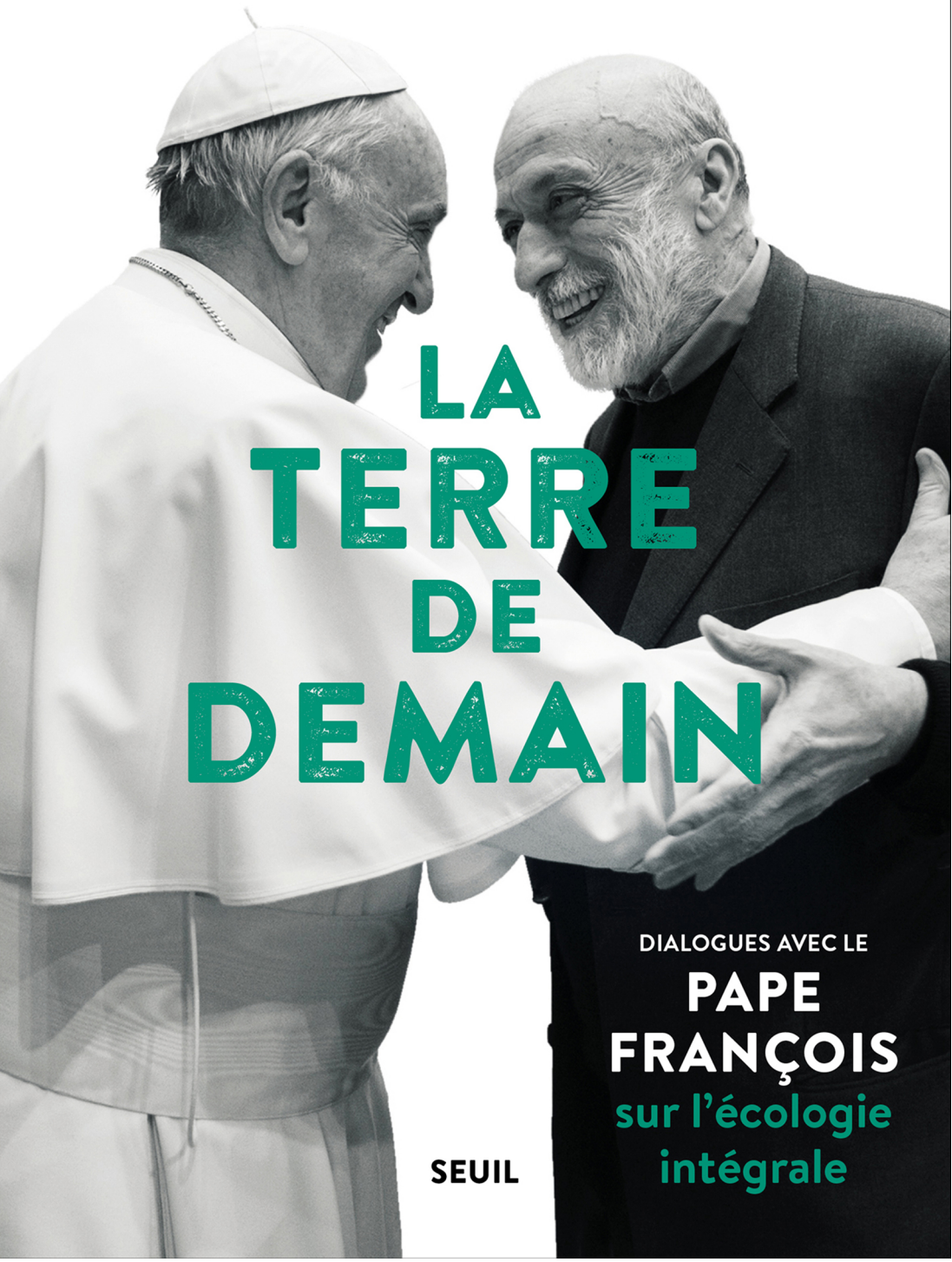
CARLO PETRINI



LA TERRE DE DEMAIN

DIALOGUES AVEC LE
PAPE FRANÇOIS
sur l'écologie intégrale

SEUIL

LA TERRE DE DEMAIN

CARLO PETRINI

LA TERRE DE DEMAIN

Dialogues avec le pape François sur l'écologie intégrale

TRADUCTION PAR
MARTINE ET JACQUES PAGAN-DALARUN

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

© 2020 Giunti Editore S.p.A., Firenze – Milano
www.giunti.it

© 2020 Slow Food Editore S.r.l.
Via Audisio, 5
12042 Bra (Cn) – Italia
www.slowfoodeditore.it

Pour les texte du pape François publiés dans les trois dialogues
et dans la seconde partie du livre :
© 2020 Libreria Editrice Vaticana

ISBN 978-2-02-147880-8

© Éditions du Seuil, mars 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Préface
Dialogues pour la Terre

Domenico Pompili

La crise écologique qui frappe la Terre est une crise de la civilisation technico-scientifique ; elle constitue le chef d'accusation principal contre l'un des mythes de notre temps : le progrès. Est particulièrement mis en cause le modèle démagogique qui a abouti non seulement à l'accentuation du fossé entre le Nord et le Sud du monde, mais, plus radicalement, à la déqualification de la vie humaine. La question écologique devient ainsi le symbole du malaise dans lequel est plongée l'humanité.

C'est ce qui prouve la pertinence de la pensée du pape François lorsqu'il enquête sur « ce qui arrive à notre maison[1] ». Son analyse part des causes profondes, de nature anthropologique et éthique, qui sont à l'origine de ce malaise. Il cherche ainsi à mettre en lumière les matrices culturelles qui sous-tendent l'actuel processus de croissance, avec ses évidentes contradictions. Il en ressort que la raison de la perversité de certains mécanismes mis en œuvre est la vision purement économique ou « économiciste » du développement, conçu de manière naïve et irresponsable comme un processus rectiligne, presque automatique et en soi illimité. Or tel n'est pas le cas.

1. Pape François, Encyclique *Laudato si'* (24 mai 2015), chapitre I.

Et la pandémie en cours nous en a donné une confirmation de plus.

Il s'agit d'une crise éthique, mais, à y réfléchir de plus près, il s'agit aussi d'une crise de nature spirituelle, car elle remet en cause ce en quoi les peuples du monde occidental ont placé leur confiance. Le rapport vital qui s'établit entre une société humaine et son environnement naturel n'est pas le simple résultat de techniques, mais il correspond à un phénomène métabolique qui dépend, en dernière analyse, des choix de valeurs opérés par l'être humain. En fait, la technologie elle-même est une science appliquée, puisque tous les acquis scientifiques sont tôt ou tard utilisés dans le domaine technique pour soutirer à la nature le maximum de biens et de ressources. D'où la conviction – pour reprendre les analyses de Jürgen Habermas[1] – que les technologies et les sciences naturelles cachent toujours des intérêts humains précis et ne font jamais abstraction de valeurs bien définies. Ces intérêts sont déterminés par les principes fondamentaux et les croyances qui inspirent une société et, en tout état de cause, par l'orientation culturelle dominante. Il s'ensuit que la crise écologique ne peut être interprétée comme une donnée exclusivement technique ; elle renvoie à une crise plus profonde, car à la mort des forêts « autour de nous » correspondent les névroses psychiques et spirituelles « à l'intérieur de nous », tandis qu'à la pollution des eaux fait pendant une attitude nihiliste envers la vie.

Quelle est la cause de cette course folle vers un progrès si déshumanisant ? Il n'est qu'une réponse à cette question : une volonté de domination sans limite. Tous les acquis de la science et de la technologie sont immédiatement convertis en

1. Jürgen Habermas, *Connaissance et intérêt*, Paris, Gallimard, 1979. C'est à cet auteur qu'on doit aussi le concept d'« intérêt guidant la connaissance ».

volonté politique d'étendre et de consolider le pouvoir. D'où une conception de la croissance comprise exclusivement en termes quantitatifs, sans tenir aucun compte de la limite des ressources et en ignorant totalement les exigences de nature qualitative qui devraient pourtant découler de sa finalité, à savoir un vrai développement humain. Pareille conception se distingue résolument de la culture qui sous-tend d'autres expériences, peut-être plus archaïques, où la ligne directrice n'est pas simplement la croissance, mais l'équilibre, et où les relations humaines sont toutes différentes. Ce sont les civilisations occidentales qui ont créé une sorte de dichotomie entre culture et nature, entre conscience et monde de la vie. Cette dichotomie conduit à une vision totalement instrumentale de la nature, considérée comme un objet extérieur sur lequel l'homme peut exercer sa domination sans discernement, et non comme un habitat ou un écosystème au sein duquel se déroule la vie humaine, donc comme une dimension constitutive de l'être et du devenir de l'humanité.

Comment en est-on arrivé à une telle situation ? Contrairement à l'opinion courante, selon laquelle ce serait la religion judéo-chrétienne qui aurait offert les bases de l'assujettissement de la nature par les humains[1], la pensée sociale de l'Église met

1. Parmi les auteurs qui mettent en cause la théologie en matière d'écologie, on peut citer Jay Wright Forrester, qui affirme catégoriquement que le christianisme est la religion de la croissance exponentielle (*World Dynamics* [*Dynamiques du monde*], Cambridge, MA, Wright-Allen Press, 1971), et surtout Carl Amery, dans un livre au titre provocateur : *Das Ende der Vorsehung. Die gnadenlosen Folgen des Christentums*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1972 [*La Fin de la Providence. Les redoutables conséquences du christianisme*]. Selon Amery, les catastrophes qui nous menacent se seraient formées sous l'égide de l'idée judéo-chrétienne d'une domination illimitée de l'homme sur le monde : l'injonction de dominer la Terre (Genèse 1,28) aurait donné naissance à une dynamique irrésistible, dont les conséquences seraient le « constantinisme » (l'ingérence croissante

en lumière une réalité : c'est l'incompréhension des données bibliques qui a eu cette triste conséquence, en particulier la censure autour de la catégorie de création. Il suffit d'invoquer une sorte de contre-preuve historique : le précepte divin « Soyez féconds, multipliez-vous »[1] est vieux d'au moins trois mille ans, alors que la culture expansionniste de l'Europe, qui a commencé avec la découverte de l'Amérique, est apparue il y a seulement quatre cents ans. Les causes qui ont déclenché cette dévastation de la nature doivent donc être recherchées ailleurs et précisément – comme le soutient Jürgen Moltmann[2] – dans la prétendue religion de la modernité, c'est-à-dire dans l'idée que l'homme moderne s'est forgée de Dieu[3]. De fait, le début

---

de l'Église dans les affaires temporelles), le contrôle des revenus agricoles par les seigneurs ecclésiastiques médiévaux, l'éthique calviniste du profit et, pour finir, la morale de la production et de la consommation toujours en vigueur. Ces derniers temps, les accusations se sont faites plus nuancées, grâce aussi au profond développement du magistère social des papes dans la seconde moitié du XX^e^ siècle : de Jean XXIII avec l'encyclique *Pacem in terris* (1963) à Paul VI avec la *Populorum progressio* (1967), de Jean-Paul II avec la *Sollicitudo rei socialis* (1987) à Benoît XVI avec la *Caritas in veritate* (2009) et jusqu'à François avec la *Laudato si'* (2015).

1. Genèse 1,28 (les notes des traducteurs sont suivies d'un astérisque)*.

2. Jürgen Moltmann, théologien allemand né en 1926, auteur en particulier de la *Théologie de l'espérance**.

3. Selon Jürgen Moltmann, *Gott im Projekt der modernen Welt. Beiträge zur öffentlichen Relevanz der Theologie*, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus, 1997 : « À partir de Francis Bacon et Descartes, connaître signifie dominer : on veut connaître la nature qui se trouve à l'extérieur dans le but de la maîtriser. Et on veut la maîtriser pour se l'approprier et en faire ce que l'on veut. C'est une manière de penser avec la main qui s'empare : comprendre (*Begreifen*) – se forger un concept ou avoir saisi (*Begriff*) –, tenir en main (*im Griff*). La raison de la prétendue civilisation "technico-scientifique" ne se conçoit plus comme organe de perception, mais comme instrument de pouvoir. Pour Emmanuel Kant, qui exprimait en concepts philosophiques la vision du monde proposée par Newton, la

du monde moderne marque aussi le début de la « fin de la nature » et ce, non seulement pour des raisons économiques et techniques, mais aussi à cause de l'image de Dieu qui s'impose à partir de la Renaissance. C'est une conception centrée de manière unilatérale sur la toute-puissance divine : le monde lui appartient, mais il se détache pourtant d'elle, car le Tout-Puissant est considéré dans son inaccessible transcendance. Ainsi d'un « Dieu » pensé « sans le monde » se sépare « un monde » conçu « sans Dieu », donc dépourvu de son mystère et désormais en proie à son « désenchantement »[1]. De cette image déformée du divin dans sa souveraine solitude procède, par analogie, l'image tout aussi problématique de l'être humain qui se voit en « seigneur et maître » de la Terre. L'humanité dispose de la Terre par le savoir qu'elle possède, car « savoir c'est pouvoir »[2]. En fait, c'est la science et la technologie qui érigent les êtres humains en patrons et possesseurs de la nature, comme l'affirme Descartes dans sa théorie de la science[3]. Il ne fait aucun doute que les courants philosophiques qui se sont affirmés aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, en liaison avec les grands bouleversements des systèmes socio-économiques européens, ont fourni une base rationnelle à la scission entre cosmos et

---

raison des sciences naturelles propre au monde moderne "ne voit que ce qu'elle-même produit selon son propre dessein" et entend "contraindre la nature à répondre à ses demandes". La raison humaine se positionne face à la nature comme un juge procédant à une confrontation entre témoins. Pour Francis Bacon, l'expérimentation est la torture à quoi nous soumettons la nature pour qu'elle réponde aux questions que nous lui posons et nous dévoile ainsi ses mystères. »

1. Max Weber, *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964.

2. Francis Bacon, *Meditationes sacrae* (1597), XI, *De haeresibus**.

3. René Descartes, *Discours de la méthode*, Leyde, De l'imprimerie de Ian Maire, 1637.

humanité, alors que s'était désormais perdu l'authentique horizon biblique et que l'image de la transcendance s'était réduite en un sens strictement monothéiste[1].

La question qui se pose face à la catastrophe écologique est la suivante : sommes-nous maîtres de la nature ou ne sommes-nous pas plutôt une partie de la grande famille de cette nature qui doit être respectée ? Les forêts tropicales nous appartiennent-elles vraiment et pouvons-nous, par conséquent, décider de les déboiser et de les brûler, ou représentent-elles l'habitat d'innombrables plantes et animaux, une portion de cette Terre à laquelle nous appartenons nous aussi ? La Terre est-elle « notre » environnement, notre « maison » planétaire, ou sommes-nous seulement ses hôtes, les derniers venus dans cette réalité qui nous tolère avec tant de patience et de générosité ? À ces questions, l'encyclique *Laudato si'* répond clairement en son chapitre IV, intitulé « Une écologie intégrale »[2]. « Lorsque nous parlons d'"environnement", nous faisons également référence à une relation particulière : celle qui existe entre la nature et la société qui l'habite. C'est ce qui nous interdit de considérer la nature comme une réalité séparée de nous ou comme un simple cadre de vie. Nous sommes inclus en elle, nous faisons partie d'elle et nous en sommes imprégnés. [...] Il n'y a pas deux crises distinctes, l'une environnementale et l'autre sociale, mais il y a une seule crise socio-environnementale complexe[3]. » Si l'homme est, de manière constitutive, « être-au-monde », il s'ensuit que son

1. Antonio Autiero, « Esiste un'etica ambientale ? », dans *Da Basilea a Graz. Il movimento ecumenico e la salvaguardia del creato*, M. Mascia et R. Pegoraro (éd.), Padoue, Gregoriana Libreria Editrice, 1998, p. 3-30.

2. Pape François, Encyclique *Laudato si'* (24 mai 2015, chapitre IV, n° 137-162.

3. *Ibid*., n° 139.

développement dépend aussi du rapport qu'il établit avec la nature, laquelle porte en soi un ordre intrinsèque, fondé sur la structure propre aux différentes catégories d'êtres qui la composent et sur le lien mutuel qui existe entre eux. L'invitation qui nous est adressée est de retrouver l'harmonie avec la Terre, en tenant compte du contexte post-industriel dans lequel nous nous trouvons – avec désormais une nette détermination numérique –, sans succomber à une « nostalgie bucolique » indue, mais aussi sans nous laisser aller à commettre d'irresponsables catastrophes environnementales. La dimension globale de l'écologie intégrale exige une nouvelle approche de ces problèmes et nécessite une nouvelle forme de pensée : une nouvelle *épistémè*, un genre de savoir rigoureux et total.

De cette nécessaire forme de connaissance, les dialogues qui suivent entre le pape François et Carlo Petrini dévoilent le « paramètre intérieur » essentiel[1], une sorte d'instance ultime, capable de garantir l'humanisation des processus historiques en cours. Il faut donc élaborer un genre de savoir – pourquoi ne pas l'appeler « sagesse » ? – qui devienne toujours plus patrimoine de la société et qui nous fasse rêver un monde différent

1. Jean-Paul II, Encyclique *Sollicitudo rei socialis* (30 décembre 1987), p. 28-29 : « Si le développement a nécessairement une dimension économique, puisqu'il doit mettre à la disposition du plus grand nombre possible d'habitants du monde les biens indispensables pour "être", il ne s'y limite cependant pas. S'il se limite à sa dimension économique, il se retourne contre ceux dont on voudrait améliorer le sort. Les caractéristiques d'un développement complet, "plus humain", qui – sans nier les exigences économiques – soit en mesure de se maintenir à la hauteur de l'authentique vocation de l'homme et de la femme, ont été décrites par Paul VI. […] Un développement qui ne soit pas seulement économique se mesure et s'oriente en fonction de cette réalité et de cette vocation de l'être humain perçu dans sa globalité, à savoir selon un paramètre intérieur qui lui est propre. »

de celui que nous avons construit jusqu'à présent[1]. C'est ainsi – ainsi seulement – que le processus de mondialisation, plutôt que d'être subi avec fatalisme, pourra être gouverné sous le signe de l'éthique, c'est-à-dire de la sagesse.

Mais la dimension éthique ne peut pas simplement se fonder sur de bons sentiments ou sur d'authentiques convictions personnelles, qui en sont pourtant les nécessaires prémisses. Elle est appelée à apporter un regard réaliste sur le cours de l'Histoire, conscient des risques et des surprises qui découlent en permanence de l'imbrication imprévisible des rapports humains. La raison éthique ne pourra, en outre, jouer un rôle de médiation et d'unification que si elle parvient à définir de manière opérationnelle valeurs et normes morales, en cherchant à mettre en lumière les facteurs, les lois et les mécanismes que les sciences peuvent et doivent étudier. L'instance éthique devra être capable de créer une véritable confrontation interdisciplinaire, de sorte que chaque branche de la science puisse proposer son point de vue, en prenant comme champ gravitationnel la dimension personnelle et sociale de l'être humain. Enfin, il faudra voir si cet intense débat produit un relatif

1. Inaugurer une nouvelle imagination du réel, c'est ce que propose l'exhortation apostolique post-synodale *Querida Amazonia*, qui porte la date du 2 février 2020, alors que le virus commençait à se répandre en Italie. La tenue du synode panamazonien (Rome, 6-27 octobre 2019), puis l'exhortation à se concentrer sur le biome Amazonie avaient semblé aux observateurs un choix dépourvu d'intérêt général. En réalité, derrière cette question se cache le plus important des enjeux. Nous traversons encore une phase de pleine pandémie globale, dans laquelle il est plus facile de comprendre que « tout est connecté » (pape François, Encyclique *Laudato si'*, n^{os} 16, 91, 117, 138 et 240) et que l'être humain n'est pas un individu isolé, mais une personne en relation. Un changement de cap social et culturel qui prélude à une « transition écologique » (Gaël Giraud) pourrait réorienter aussi le service ecclésial en direction de chaque être humain et de tous les humains.

consensus entre tous les intervenants scientifiques, avec l'espoir de mettre les acquis théoriques et pratiques à la disposition de l'opinion publique. La création des communautés Laudato si' – aujourd'hui répandues en diverses régions d'Italie – est un signe concret en ce sens et offre la possibilité réelle d'opérer une telle ouverture.

Si nous n'appelons pas toutes les personnes de bonne volonté et de toutes compétences à s'unir, il sera difficile d'introduire des changements décisifs pour transformer la vie humaine. Cette perspective vue de la base, singulièrement pragmatique, est à l'origine de la rencontre entre le pape François et Carlo Petrini. Tous deux s'intéressent à la Terre et à son avenir. D'où leur confrontation, qui allie spontanéité et profondeur, laissant se dessiner les voies d'une écologie qui cesse d'être un slogan pour devenir un choix. Un choix pour la vie de la Terre.

PREMIÈRE PARTIE

Trois dialogues

Introduction

Carlo Petrini

Le 13 septembre 2013, je me trouvais à Paris pour des raisons professionnelles, quand le téléphone se mit à sonner. « Numéro inconnu », m'indiquait le smartphone. « Ici le pape François », lança mon interlocuteur et, entre incrédulité et émotion, j'ouvris avec lui une conversation qui se conclut sur une embrassade virtuelle. Une semaine auparavant, je lui avais écrit une lettre à la suite de sa première visite pastorale à Lampedusa, en signe de solidarité avec les migrants de la route méditerranéenne. Jamais, cependant, je ne me serais attendu à entendre sa voix à l'autre bout du fil. Nous avons parlé de terre, d'écologie, de nourriture et de religion. Nous avons parlé de nos grands-mères et de la sagesse paysanne du Piémont. Nous avons ri et nous nous sommes promis de bientôt nous rencontrer.

Cette première conversation téléphonique a été suivie d'échanges épistolaires, jusqu'au moment où, avec mon ami Mgr Domenico Pompili, évêque de Rieti, nous avons lancé l'idée des communautés Laudato si' : des groupes spontanés et hétérogènes de personnes venant d'horizons les plus divers, unies par la volonté de donner corps au concept d'« écologie intégrale », thème central de l'encyclique *Laudato si'* du pape François. L'occasion était belle, les temps étaient mûrs. Nous sommes allés en personne présenter le projet au Saint Père.

L'entente fut immédiate. Nous avons des histoires et des expériences totalement différentes, mais nous nous sommes aussitôt reconnus. Un agnostique et un pape, un ex-communiste et un catholique, un Italien et un Argentin, un gastronome et un théologien. De cette première rencontre est née l'idée d'un dialogue qui puisse devenir un livre. Les pages qui suivent sont le fruit de cet échange, au fil de trois rencontres qui se sont déroulées sur trois ans. Nous avons choisi de ne pas mettre à jour nos propos, de les laisser tels qu'ils ont été tenus pour qu'ils restent ancrés dans leur contexte historique et témoignent du moment où ils ont éclos. Trois entretiens pour tenter d'explorer quelques-unes des grandes questions de notre temps ; avec légèreté, mais sans complaisance ; avec sérieux, mais sans nous prendre au sérieux. À la suite de ces dialogues, on trouvera des approfondissements sur les principaux thèmes évoqués, fruits des réflexions personnelles de chacun de nous, mais qui ne manquent entre elles ni de cohérence ni de points communs.

Bonne lecture !

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

À Amatrice, terre blessée à plusieurs reprises par un tremblement de terre, les communautés Laudato si' ont le projet de créer un Centre d'études international consacré à l'écologie intégrale, qui s'appellera Casa Futuro – Centro Studi Laudato si'. Les revenus de ce livre seront versés au profit de ce projet, avec l'objectif précis de restructurer un bâtiment endommagé par le séisme, pour qu'il devienne le lieu où jeunes et moins jeunes pourront se rencontrer et entreprendre des parcours de réflexion et d'échange, participer à des événements éducatifs et suivre des cours de formation innovants.

Le dialogue comme méthode

Dialogue du 30 mai 2018

Carlo Petrini

Tenez, c'est pour vous, un livre que j'ai écrit avec José « Pepe » Mujica[1] et Luis Sepúlveda[2]. Il s'intitule *Vivre pour quelque chose*[3].

Pape François

Je le lirai avec plaisir.

CP

Nous sommes trois individus un peu particuliers, chacun avec ses singularités, mais nous sommes aussitôt tombés d'accord. Nous avons beaucoup d'estime les uns pour les autres. Pour ma part, j'ai une immense admiration pour Pepe et Luis, car ce sont des personnalités extraordinaires,

1. José « Pepe » Mujica, ancien guérillero des Tupamaros, ministre puis président de la République uruguayenne*.

2. Luis Sepúlveda (1949-2020), écrivain chilien, opposant au régime du général Pinochet*.

3. José Mujica, Carlo Petrini et Luis Sepúlveda, *Vivere per qualcosa*, Bra, Slow Food Editore, 2017*.

qui consacrent leur vie à militer et combattre pour un monde meilleur. Ils ont lutté sans jamais plier devant les événements et sans courber l'échine.

PF

Pepe est un quelqu'un de bien, de très bien. Il a assumé des charges publiques en gardant les mains propres. Il continuait à travailler comme paysan.

CP

C'est un phénomène ! Luis Sepúlveda aussi est un homme bien. On nous a demandé pour quoi il valait la peine de vivre et nous avons essayé de répondre à cette question. Nous sommes convenus que ce pour quoi il vaut la peine de vivre, c'est de s'engager pour une cause juste. Si lourd que cet engagement puisse être, c'est la vraie source de bonheur.

PF

Très bien, je vous remercie. Continuons avec les cadeaux que je vous ai apportés : voici un entretien que j'ai eu avec Dominique Wolton, en français[1] ; je vous donne la traduction italienne.

CP

Merci, l'édition italienne est superbe. J'ai lu la version française et j'ai été frappé par le contenu, vraiment très beau.

1. Pape François, rencontres avec Dominique Wolton, *Politique et société*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2017*.

PF

Je n'ai pas lu la version italienne. J'ai lu la française avant impression.

CP

J'ai lu tout le livre en français et j'y ai trouvé des réflexions passionnantes. J'ai beaucoup aimé, en particulier, le moment où vous parlez de l'humour.

PF

C'est important, l'humour.

CP

Vous soulignez souvent l'importance de ne pas trop nous prendre au sérieux et de savoir rire de nous-mêmes, de nos propres fragilités. Il y a un passage, dans le livre avec Wolton, où vous dites que le sens de l'humour est ce qui, sur le plan humain, se rapproche le plus...

PF

… de la grâce. Oui, pour moi, l'humour est à la limite de la grâce divine. C'est, à mon sens, l'état le plus élevé de la personne humaine, celui où nous sommes au seuil de Dieu. Seul quelqu'un qui se situe à un certain niveau peut avoir le sens de l'humour. Voilà un petit souvenir de ma cinquième année de pontificat, en espérant que ce ne sera pas la dernière !

CP

Et puis il y a la citation du poème de Thomas More, dans lequel il prie Dieu de l'aider à ne pas trop se prendre au sérieux